

tion qui représente désormais un outil indispensable aux recherches italiennes sur ces deux auteurs.

Léon Chestov, *La filosofia della tragedia, Dostoevskij e Nietzsche* (*La philosophie de la tragédie. Dostoïevsky et Nietzsche*), traduit par Luca Orlandini, Milan, Nino Aragno Editore, 2017, 265 p.

*La philosophie de la tragédie. Dostoïevsky et Nietzsche* est un essai écrit par Lev Isaakovitch Schwarzmann, plus connu sous le pseudonyme de Léon Chestov, publié pour la première fois en 1901 dans la revue de Diaghilev *Le Monde de l'art*, puis en volume en 1903 à Saint Pétersbourg. La première édition française, traduite par Boris de Schloezer avec une préface du traducteur intitulée « Lecture de Chestov », a paru en 1926 chez Jacques Schiffrin & Cie aux Éditions de la Pléiade. En 2012, Le Bruit du temps a publié une nouvelle édition enrichie d'une postface de George Steiner, présentée et annotée par Ramona Fotiade, directrice de la Société d'Études Léon Chestov.

La première édition italienne, annotée par Ettore Lo Gatto, essayiste et critique littéraire italien, slavisant, traducteur de russe, a été publiée en 1950, à Naples aux éditions scientifiques italiennes (Edizioni Scientifiche Italiane). Ce n'est qu'en 2004 qu'une réédition, qui pourtant conservait la traduction précédente, y compris de nombreuses erreurs, a été publiée chez Costantino Marco Editore.

La présente édition, la troisième, traduite par Luca Orlandini, constitue un important événement éditorial. L'initiative de soumettre cet essai au public italien, un demi-siècle après la première publication et dans une version mise à jour et correcte, ne dénote pas seulement la qualité scientifique et l'intérêt toujours croissant pour l'argument, mais aussi son actualité dans la perspective des études dans ce domaine.

Publiée chez l'éditeur Nino Aragno, cette nouvelle traduction couvre presque 300 pages dans un format élégant sur papier ivoire et couverture bleu nuit. Elle offre de surcroît une postface du traducteur intitulée « Il rigore della vertigine » (*La rigueur du vertige*). Pour respecter la nature du texte chestovien, le traduc-

teur a décidé de s'abstenir d'un appareil de notes en bas de page et de les réunir à la fin du livre dans une section intitulée « Fonti » (Sources). Notons cependant que cette dernière section est enrichie par des références aux éditions italiennes.

Après une attentive lecture de l'original russe, il faut signaler que dans la version de Lo Gatto on trouve des dizaines d'erreurs, de frappe ou conceptuelles. Nous nous limitons à en citer, ici, quelques-unes : dans la version de Lo Gatto on trouve « minato da un nemico *indivisibile* » (p. 55), expression qui aurait dû être traduite avec « minato da un nemico *invisibile* » (ed. Aragno, p. 41) ; tout comme l'expression « nascondere la sua *gloria* » (p. 71) aurait dû correspondre à « nascondere la sua *gioia* » (ed. Aragno, p. 56). On pourrait noter, ensuite, qu'outre les coquilles parfois justifiables, dictées par l'inattention dans la rédaction d'un livre, il y a aussi des erreurs comme le mot « convenzioni » de Lo Gatto, qui aurait dû être traduit par « convinzioni », tout comme dans l'édition française, chez Boris de Schloezer, il figure comme « convictions ». En outre, Lo Gatto utilise à plusieurs reprises des locutions comme « la raison et la conscience », quand la solution correcte devrait être « la raison et la conscience morale », (on trouve cette dernière dans l'édition française et dans l'édition Aragno 2017), parce qu'il est bien connu que dans la pensée et la philosophie de Chestov il y a une étroite homologation entre le péché originel, le savoir, la connaissance (ou conscience) et la morale (la « morale autonome », le « devoir spéculatif »), qui, dans une dernière instance, renvoie à la « suspension éthique » chestovienne. Dans la philosophie de Chestov cette distinction a une valeur conceptuelle de grande importance, valeur qui n'est pas évidente dans la solution conceptuellement neutre de Lo Gatto.

Il est important de souligner le fait que Luca Orlandini n'est, à proprement parler, ni un spécialiste ni un chercheur et encore moins un universitaire. Même s'il possède une très vaste connaissance de la philosophie en général et de la culture et de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, le traducteur est bien plus imprégné d'art que de philosophie. Et c'est justement pour cette raison que son approche est si créatrice et fructueuse.

Robert Graves dans *La Déesse blanche* se demande : « après tout, qu'est-ce qu'un agrégé, sinon quelqu'un à qui est refusé le

droit de franchir certaines limites sous peine d'exclusion de son académie ? ». En nous souvenant également de cette phrase de Dostoïevski dans *Les Démons* : « qui outrepassa la dernière frontière, outrepassa toujours la limite », on peut incontestablement affirmer que Luca Orlandini a abordé les thématiques philosophiques et leurs auteurs dans cet état d'esprit, sans aucune complaisance idéaliste. Ce concept est bien illustré par la postface du traducteur, particulièrement quand il affirme que le penseur individuel est incompatible avec une pédagogie inévitablement liée au conformisme et aux conventions.

En ce qui concerne la traduction, elle respecte fidèlement l'original, tant du point de vue du style que de celui du contenu. Le texte qui en résulte se caractérise par une écriture complexe, dense, riche du point de vue rhétorique et stylistique par ses images et ses métaphores. Nous signalons enfin que les notes sur la genèse de l'œuvre offrent au lecteur italien un guide utile à la compréhension du texte et de ses origines. Le texte, contrairement aux autres éditions, est accompagné par une chronologie, une bibliographie et un index des noms, qui permettront au chercheur de se faire une juste idée des études scientifiques publiées sur le sujet. En conclusion, la décision d'offrir au public italien une nouvelle traduction de l'œuvre essentielle de Léon Chestov répond pleinement au dynamisme actuel des études sur cet auteur.

Université de Vérone, Italie